

presque rien. M. de Musset a fait quelques centaines de vers sur cette bluette invraisemblable. Quelques-uns sont faciles et élégants, mais la plupart ont une odeur de migraine et de fatuité. On voit qu'ils ont été écrits du bout de la plume, qu'ils n'ont coûté aucune peine à leur auteur, pas même celle de la réflexion.

Tout ce dévergondage a pu paraître original au premier abord, mais M. de Musset veut implanter en France cette espèce de poésie facile qui se permet tout, qui, par paresse, ou par fantaisie, ne se fait faute de rien, pas même des barbarismes, qui ne doute de rien, pas même de la langue. Cette poésie aura le sort et l'attention qu'elle mérite : c'est une poésie de roué qui durera tout juste ce que dure une bonne fortune. M. de Musset a abusé de lui-même. Sa muse, dans ses premiers écarts, montrait une sève et une verdeur peu communes. La verve fit passer les défauts. Sa muse a tout essayé, tout tenté : à peine a-t-elle maintenant conservé un reste de fraîcheur et de jeunesse. Nous lui conseillons le voyage d'Italie.

M. de Musset, nous le répétons, n'est qu'un poète médiocre. Je ne vois pas de salut pour lui hors du genre descriptif : celui de l'abbé Delille!

Cela était signé J. S. Informations prises, ces deux majuscules sont les lettres initiale et finale de Jonxières, critique littéraire au *Journal des Débats* en 1832 et 1833. Connaissiez-vous Jonxières, même de nom? Moi, non plus.

P. P. PLAN.

MUSIQUE

Ballets russes de Monte-Carlo, *Beach*, ballet de plein air de M. René Kerdyk, musique de M. Jean Françaix. — Un bilan.

Parmi les « jeunes » authentiquement jeunes, M. Jean Françaix apparaît comme un chef de file. Sa *Symphonie*, aux Concerts de l'Orchestre Symphonique de Paris, venant après les quatre pièces à deux pianos (*Introduction, Toccata, Sicilienne et Finale*) données la saison d'avant à l'Ecole Normale, nous ont montré que cet élève de Mlle Nadia Boulanger est un musicien de race. La partition qu'il a écrite pour le ballet monté par la troupe de Monte-Carlo au printemps dernier, et que M. René Blum nous a fait connaître au Châtelet pour clore sa saison parisienne, a remporté le meilleur succès. L'argument de **Beach** (tel est le titre de ce ballet) est dû au poète René Kerdyk et n'est point sans parenté avec le sujet de *Jeunesse*, le ballet de MM. Cœuroy, Lifar et

Ferroud, représenté à l'Opéra. Rencontre inévitable et qui ne saurait faire naître nulle querelle : comment des auteurs en quête d'inventions scéniques ne se retrouveraient-ils pas aux endroits d'où l'on peut le mieux observer notre temps? Le *Beach* de M. René Kerdyk et la plage de MM. Lifar et Cœuroy sont pareillement peuplés de baigneurs et de baigneuses dont les exploits athlétiques et les prouesses amoureuses servent de prétexte au chorégraphe. Mars et Vénus, en tous temps et en tous lieux, font alliance, et quand Mars devient pacifique, c'est Vénus et son fils qui harcèlent les hommes. Beau spectacle pour un dieu qui s'ennuie, et l'on comprend que l'Amour, pour distraire Nérée, le transporte sur le sable blond où baigneurs et baigneuses viennent offrir aux caresses des flots et aux ardeurs du soleil, tour à tour, leurs corps harmonieux, jolies cibles pour le divin archer. Dans un décor de Raoul Dufy, bleu et rouge, s'ébattent donc tritons et néréides, puis nageurs et rameurs modernes, jeunes femmes et jeunes hommes que le sport et l'amour enflamment, marins américains irrésistibles, David Lichine et Alexandra Danilova, Léonide Massine et Léon Woisikowsky, qui bondissent, se poursuivent, se rejoignent, pour la plus vive joie des yeux. La musique de M. Jean Françaix donne à nos oreilles un autre plaisir, acidulé comme les couleurs du décor, rebondissant et imprévu comme les mouvements des danseurs. L'invention rythmique est plaisante; les trouvailles de timbres ingénieuses; une certaine fugue est une réussite remarquable. Et cela est plein de verve et de gaieté, en parfait accord avec le scénario de M. René Kerdyk et le décor de M. Raoul Dufy. Les Ballets Russes de Monte-Carlo, dont il faut louer grandement le succès — car il est dû à un effort des plus méritoires et à un choix très scrupuleux et très attentif des moyens mis en œuvre — ne pouvaient trouver spectacle plus agréable pour terminer leur brillante saison du Châtelet.

§

Brillante saison, certes, qui nous rappelle les plus heureux jours d'un temps où Serge de Diaghilew nous révélait ses meilleures créations. Mais, sur ces belles soirées de juin, quelles menaces d'orage ne pesaient-elles point?

Pour qui observe la vie musicale contemporaine, il n'est pas douteux que les choses ne peuvent durer longtemps comme elles sont. Le théâtre lyrique est dans une situation des plus précaires. Rien n'a changé depuis ce que j'écrivais l'année dernière; les mêmes problèmes demeurent posés, et les solutions provisoires qui leur ont été données ne suffisent pas à régler la question. A l'Opéra, grâce au « mécénat » de M. Rouché, le mal est moins apparent. Mais est-il décent qu'un pays comme la France compte sur la générosité et le désintéressement d'un directeur pour entretenir une institution nationale? Il faudra cependant bien, un jour ou l'autre, que l'on reconnaisse la nécessité de donner à la musique la place qui doit lui revenir, ici, comme elle lui revient ailleurs, et qu'on la dote de moyens d'existence pareils à ceux dont on pourvoit les autres arts. Longtemps les apparences ont pu faire illusion. Mais bien des choses ont changé, depuis vingt années. A l'Opéra-Comique, le vieux répertoire s'est usé, a perdu presque tout crédit près du public, tandis qu'on ne prenait pas soin d'en constituer un nouveau. La direction actuelle porte le poids de fautes dont elle n'est pas seule responsable; mais fait-elle tout ce qu'elle peut pour y donner remède? Installer salle Favart des ouvrages comme *Frasquita* est ajouter une faute à toutes celles que l'on a commises. L'opérette a ses théâtres, et qui suffisent largement à répandre la médiocrité et la vulgarité...

Au concert, les choses ne vont guère mieux. Il ne suffit pas de déplorer que l'automobile et le goût des sports détournent, dès que le soleil luit le samedi et le dimanche, les gens qui, naguère, allaient entendre nos orchestres. Certes, le mal est profond qui vient de ce que l'on a, fort étourdiment, donné aux plaisirs du corps la primauté sur les plaisirs de l'esprit. Nous avons patiemment et à grands frais créé quelques imbéciles musclés dont une innombrable foule (qui se croit et se dit *sportive* parce qu'elle lit les palmarès des compétitions) contemple les ébats avec candeur. Le temps viendra sans doute où, la balance oscillant, les arts retrouveront la faveur qu'ils ont perdue, à moins que... En tous cas, ce n'est pas nous qui verrons cet heureux retour, mais nous devons faire tous nos efforts pour le pré-

parer et le rendre possible, et nous ne devons point cesser de réclamer des « pouvoirs publics », pour la musique, une protection si généreusement accordée aux joueurs de ballon, aux coureurs cyclistes, aux sauteurs en long et en haut. Mais il est dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Or, où l'ordre pourrait régner, nous voyons l'anarchie.

Anarchie trop souvent dans le cadre même de nos associations. Le chef d'orchestre a perdu son autorité, tandis que les comités imposaient la leur. Evolution naturelle sans doute, mais dont les effets ne sont pas toujours heureux : au chef responsable s'est substituée trop souvent l'anonyme puissance d'une oligarchie qui, parfois, dissimule sous des raisons de prudence un respect trop vif de la routine. Et puis, comment exiger d'artistes harcelés par le problème quotidien de la vie matérielle, par les cachets, les leçons, les enregistrements, qu'ils soient des apôtres, multiplient les répétitions et travaillent avec un désintéressement plus grand encore ?

Anarchie dans l'organisation générale des concerts, faute d'entente entre les associations : mêmes jours, mêmes heures pour les séances; mêmes ouvrages mis au programme, comme s'il s'agissait de se jouer de bons tours. On dit : « Il y a trop d'associations. » Et cela est vrai sans doute. Il est difficile de persuader à quelques-unes d'entre elles de se suicider. Mais au moins pourraient-elles répartir les concerts qu'elles donnent de manière à ne pas mettre le public dans la nécessité de renoncer à l'un pour assister à l'autre. Et il ne faut pas oublier que la radiodiffusion rend les gens paresseux, qui peuvent entendre au coin du feu tel morceau de leur choix, puis, tournant un bouton, prendre telle autre émission d'un autre orchestre. Il ne faut pas oublier que la radiodiffusion permet des comparaisons jadis impossibles, et, par ce fait, qu'elle rendra le public de plus en plus difficile sur la qualité des exécutions. Autant de raisons pour travailler plus que jamais et ne rien laisser au hasard.

A propos de radiodiffusion, les Chambres ont voté la taxe avant de voter le statut, ce qui est exactement mettre la charrue devant les bœufs. Il faut souhaiter que cette erreur soit promptement réparée et que l'on dresse un plan subor-

donnant les intérêts locaux et particuliers à l'intérêt général. C'est beaucoup demander, évidemment... Mais le moins que l'on puisse exiger, c'est que le public qui, désormais, fera les frais des émissions, en ait, comme on dit, pour son argent. Le meilleur moyen, c'est de n'oublier point que la radiodiffusion peut utilement servir à l'éducation du goût, tout comme elle peut contribuer à l'abêtissement des foules. En répandant parmi la foule la connaissance des belles œuvres, la radio peut ainsi redonner, et largement, aux concerts ce qu'elle semble leur enlever d'autre part. Et il n'est pas interdit d'espérer que le statut réglera la question des subventions aux théâtres lyriques et aux concerts au mieux des intérêts de la musique française, encore qu'il faille redouter sur ce point l'étroitesse d'esprit de bien des « usagers » influents.

Nous y reviendrons quand nous serons de loisir.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Les Concours pour le prix de Rome. Ecole des Beaux-Arts. — Exp. de la galerie d'art du Quotidien. — Paul Léon : *L'art français*, 1 vol. Fasquelle.

Les concours pour les prix de Rome ont peut-être été plus faibles que les années précédentes. Du moins, il ne s'en est pas dégagé de fortes originalités. Le prix de Rome s'accorde avec des considérations très diverses. Un candidat qui s'approche de la limite d'âge a droit à une indulgence préférentielle. Comme un certain nombre des candidats approchent de la trentaine, ils ne sont pas tous des inconnus pour le grand public. Ils ont remporté des succès au Salon des Artistes français. Il n'est point étonnant que le bruit qu'ils ont su faire bruire autour de leurs noms les serve et qu'on leur tienne compte des suffrages et des récompenses obtenus d'un jury dont la mentalité s'écarte peu de celle des commissions académiques qui décernent le prix de Rome. Ainsi M. Roland Gérardin, qui obtient le prix de Rome, avait été fort remarqué au Salon de cette année pour une composition : les *Baigneuses*, d'un vérisme assez accentué et d'une bonne exécution. Il a été moins heureux, par la technique, dans son œuvre du concours du prix de Rome. Il n'en a pas